

LES PARENTS ET L'ECOLE

« Quel est le rôle des parents à l'école ? » interrogeaient des parents d'élèves dans *L'Éducateur* n° 9. « Figurant », présent au conseil de classe mais muet sur l'essentiel, présent au conseil d'administration mais souvent impuissant à y faire prévaloir ses droits... Je conçois que ces rôles n'aient rien d'exaltant. Et c'était bien la déception qui transparissait à travers ces deux témoignages, déception de parents désireux d'être mieux associés au processus éducatif, déception de voir les enseignants se borner trop souvent à constater carences ou indifférence des élèves sans chercher vraiment à en percer les causes...

En tant que parent d'élève et enseignant, j'ai tout à fait souscrit au constat sévère dressé : l'école ne prépare pas à la vie professionnelle, ne prend pas assez en compte les aspirations de l'individu, ne développe pas suffisamment les aptitudes personnelles ; bref, elle n'est pas aussi « épanouissante » qu'on pourrait l'espérer.

Claude CHARBONNIER
juin 1975

L'attente des parents

Ce qui me chagrine, c'est que cette opinion me semble peu représentative de l'ensemble des parents. « L'apprentissage par cœur de définitions », la maîtrise de l'orthographe sont encore bien souvent les instruments de mesure qui permettent de juger de la qualité d'un enseignement. Gare à qui n'apprend pas à lire pour Pâques, gare à qui donne aux disciplines d'éveil leur juste place...

Une timide tentative pour discuter les sacro-saints principes au nom desquels on demande à un élève de 6e de conjuguer le verbe « ondoyer » au passé simple, de savoir par cœur la définition de solstice, latitude, longitude, d'expliquer « en s'appuyant sur les institutions du Ve siècle avant J.-C. en quoi Athènes est une démocratie directe » ou quel rôle joue le mont Sinaï dans l'histoire des Hébreux m'a rapidement convaincu de mon isolement, même dans cette classe excellente, « sans problèmes » dont les parents sont gens de bonne compagnie, ouverts aux problèmes éducatifs et à l'écoute de leurs enfants... Plus il y a de travail, mieux cela vaut. Telle est la règle. Et l'on ne s'interroge pas suffisamment sur la capacité d'un élève de onze ans de comprendre telle notion ou de faire seul tel type de travail.

Le même phénomène se retrouve dans les classes où j'enseigne et qui accueillent des enfants de milieu beaucoup moins favorisé. Certes on comprend que compte tenu des difficultés qu'ils vivent, bon nombre de parents soient plus préoccupés de l'avenir de leur gosse (passera-t-il dans la classe supérieure ? arrivera-t-il à faire zéro faute ? obtiendra-t-il un bon métier ? etc.) que de son épanouissement. Mais cela prend parfois des proportions dramatiques : c'est le père qui attend, dans sa voiture, à la porte de l'école, le jour de la « journée portes ouvertes » le reste de la famille qui visite. C'est l'absence du père lors des contacts profs-élèves, dans la majorité des cas... sauf événement grave. Quand l'omnipotente télé ne limite pas les échanges avec les adolescents au choix du programme que chacun consommera en silence, il y a encore un espoir de dialogue au sein de la famille. Mais autrement ? Autrement, eh bien, on assiste à deux démarches parallèles, à la coexistence — pour combien de temps ? — de deux mondes. Et moi, entre les deux, moi, l'enseignant, je ne sais pas toujours où et comment me situer. Situation incofortable d'adulte pratiquant une pédagogie libérale tentant de comprendre les uns et les autres sans toujours pouvoir leur permettre de « communiquer ».

J'ai eu, jusqu'à présent, des rapports cordiaux avec l'ensemble des parents d'élèves que je peux rencontrer. N'empêche que je ne sais trop quoi faire, par moments, pour dire à certains que vingt heures de télé par semaine (ça va jusqu'à 36) c'est peut-être un peu trop pour un gosse de douze ans, ou qu'à quinze-seize ans l'aspiration d'un adolescent à davantage d'autonomie n'est pas un symptôme de délinquance... Et puis, quand bien même je discute, quel impact ai-je vraiment ? Si l'on s'accorde à reconnaître le bien-fondé de tel ou tel de mes points de vue, est-ce par lassitude, parce que je parle bien, parce qu'on commence à me connaître et qu'on m'accorde quelque crédit — bien que ma pédagogie ne soit pas jugée comme très orthodoxe — ou bien parce que je suis arrivé à persuader ?

Une situation ambiguë

Ceci dit, il faut bien reconnaître que, souvent, dans le secondaire, les relations profs-parents sont plutôt crispées quand elles ne sont pas complètement perturbées par les structures et les institutions : chacun se sentant investi d'une mission, aux réunions officielles, on cause souvent de l'accessoire et rarement — pour ne pas dire jamais — de l'essentiel, et en des termes et par des approches qui me

rendent très pessimiste quant à l'espoir d'une évolution positive. (Il est vrai que parler de l'essentiel supposerait que chacun accepte de s'impliquer vraiment dans l'acte éducatif, c'est-à-dire au-delà des positions de principes). Une des situations que vivent très mal bien des enseignants du secondaire, c'est de voir les parents juger «en toute irresponsabilité» quelquefois : ils ne vivent pas les problèmes et les contraintes de la classe ; ils n'ont pas toujours une idée claire de ce que représentent 35 élèves dans une classe, 600 dans une cour ou sous un préau entre douze et quatorze heures. La solution de facilité consiste peut-être un peu trop rapidement à accuser le fonctionnement du C.E.S., les enseignants, les surveillants, quand tout ne va pas au mieux. Certes, au niveau des revendications (quelques-unes, pas toutes : voir ce qui se passe parfois lorsqu'on évoque la possibilité de refuser les élèves au delà de 25) ou lors d'affaires «brûlantes», on peut compter sur leur soutien, le plus souvent ; mais dans ces moments où les situations sont dramatiques, la possibilité d'un dialogue ouvert et fructueux reste très aléatoire ; comment, dans ces moments de crise, accepter la multiplicité des points de vue sur une question et en discuter ?

Et puis, quand bien même arriverait-on à établir des relations très cordiales, quel rôle les parents pourraient-ils jouer à l'école ? Certes, ici ou là, des expériences ont été tentées : animation d'ateliers ou de clubs, participation à des sorties, à des visites, accueil de parents venus parler en classe de leur métier, de problèmes qu'ils connaissent bien, etc. Si j'en crois mon expérience personnelle, ces moments sont toujours positifs. Mais, pourrait-on vraiment dépasser ce stade pour intégrer vraiment les parents à la vie de la classe ? A ce sujet, je m'interroge...

Je m'interroge quand j'entends d'anciens élèves — par ailleurs brillants élèves en français — me faire part, deux ans après, des difficultés qu'avaient provoquées au sein de la famille ma pratique pédagogique quotidienne, difficultés que j'avais perçues intuitivement mais dont personne n'a, sur le moment, parlé de manière claire : les parents étaient opposés à notre façon de travailler, d'autant plus opposés peut-être que ces adolescents en parlaient chaleureusement, trop chaleureusement sans doute. Ces parents, je les connais, je les estime et j'ai quelque raison de penser que cette estime est réciproque dans la plupart des cas. Au fil des jours et des résultats (B.E.P.C. notamment) leurs craintes se sont estompées. Je ne suis pas certain qu'ils aient perçu de manière très claire tout le travail qui s'était accompli ; je ne suis même pas sûr que ça les intéressait et qu'ils le comprenaient comme «travail», «enrichissement», mais leurs enfants venaient en classe avec plaisir et finalement ils ont accepté notre démarche. Mais que se serait-il passé s'ils avaient eu pouvoir au niveau de l'école ? Je m'interroge... Je m'interroge d'autant plus que, l'autre soir, j'entendais des parents d'élèves de la Villeneuve de Grenoble revendiquer leur droit d'envoyer leurs enfants dans d'autres écoles primaires que celle du quartier. Motif : «Nous ne sommes pas d'accord avec le libéralisme pédagogique de la Villeneuve.» Il semblait que ce droit leur était tout naturellement reconnu par l'administration, alors qu'à ma connaissance, quand il s'agit d'aller d'une pédagogie rigoriste à une plus libérale, la démarche est moins facile...

Je m'interroge aussi quand je me rends compte, lors des rencontres parents-profs, que les élèves parlent très peu chez eux de ce qu'ils vivent en classe. Comment expliquer ce silence ?

Je m'interroge aussi sur le fait que beaucoup d'adolescents ne communiquent pas leurs textes libres à leur famille. Ne faut-il pas voir là leur volonté de se préserver un îlot d'indépendance, d'autonomie par rapport à la cellule familiale ?

Je sais aussi que je suis dépositaire de secrets, de problèmes, d'interrogations, parce que je suis un **adulte** dans la classe mais aussi parce que **je ne suis pas parent**, c'est-à-dire beaucoup moins impliqué — en apparence tout au moins — que la famille sur un certain nombre de questions. Ce n'est pas facile, même dans les familles où l'on cause, où la communication existe réellement, de dire à ses parents qu'on est tenté par la drogue, de faire part de sa vie sentimentale à propos de laquelle on s'interroge. On pourrait multiplier les exemples ! Et je me demande : si les parents étaient intégrés à la vie de la classe, aurions-nous connu cette liberté d'expression, de dialogue, ces témoignages, ces interrogations, ces créations ? C'est bien de préconiser «l'école ouverte». Encore faut-il savoir que bien des adolescents avec qui j'en discutais la refusaient. Ceux qui l'acceptaient posaient une condition préalable : que les élèves aient le droit d'exclure qui leur déplairait. Ce qui ne serait pas sans soulever d'épineux problèmes.

Ce que je sais aussi, c'est que l'attitude des parents face au travail des enfants pose un certain nombre de problèmes : trop souvent travail doit rimer avec ennui, avec effort ; trop souvent le travail est dévalorisé (financièrement et moralement) ; trop souvent on exige d'eux ce qu'on n'est pas capable d'exiger pour soi dans sa tâche quotidienne, ce qu'on considérerait comme brimade (travailler après la classe, pendant les vacances, recommencer trois ou quatre fois le même travail).

Ce que je sais encore, c'est que le droit à l'expression libre n'est pas toujours bien accepté par les parents, même par les plus ouverts (et j'espère en être) car il nous interroge quant à notre «pédagogie familiale» et nous remet en question en bouleversant nos certitudes, nos habitudes ? Si nous avons dû parfois, au second degré, publier des journaux scolaires où les textes n'étaient pas signés, c'est à cause de ces réactions.

Alors faut-il intégrer les parents à la vie de la classe ? Idéologiquement, je dirais OUI ; à la lumière de mon expérience j'avoue que je ne sais pas... Mon hypothèse actuelle est que l'éducation — et pas seulement l'enseignement — suppose une multiplicité de recours. La part de la famille, dans cette optique, est importante, primordiale (?) peut-être. Mais je crois aussi que les enfants, les jeunes ont besoin de dialoguer avec d'autres adultes que leurs parents, d'avoir — pour un temps donné ou sur un point précis — des relations privilégiées avec d'autres hommes que papa, d'autres femmes que maman...

L'ennui, c'est que, lorsque je prends ma «casquette de parent», je me dis que ça n'est pas toujours facile à vivre. Et pourtant...